L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

Bureaux—No. 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.

DIMANCHE MATIN, 17 DECEMBRE.

Opéra Italien.—Nous appelons l'attention de tous les anciens habitués de l'Opéra sur l'annonce que publie dans nos colonnes, M. Palmieri, en son nom et au nom de M. de Vivo, relativement à l'ouverture de la saison d'Opéra Italien à la Nouvelle Orléans. Ces deux impressarii se proposent d'offrir au public de la Nouvelle-Orléans une troupe d'artistes de premier ordre et ils demandent aux personnes qui désirent favoriser une entreprise qui peut attirer à la Nouvelle-Orléans des milliers de visiteurs, de vouloir bien les encourager en s'inscrivant sur la liste d'abonnements, étant bien entendu qu'aucun paiement ne sera exigé d'avance, l'abonnement devant simplement servir à garantir qu'une partie au moins des dépenses sera couverte.

Nous reviendrons sur cet intéressant sujet, l'espace et le temps nous manquant aujourd'hui. On pourra s'inscrire à partir de demain jusqu'au 23 courant, de 9 heures à 4 heures, aux anciens bureaux de la Société de l'Opéra, rue Toulouse, à l'entresol.

La Troupe d'Opérette d'Aimée.—Nous avons maintenant la certitude d'avoir de gais spectacles pour enterrer l'année du Centenaire. Aimée, la populaire cantatrice d'opérette est attendue cette semaine de la Havane, et doit débuter samedi, aux Variétés, dans la *Jolie Parfumeuse*. Avec elle reviennent Duplan et Mézières, deux comiques hors ligne et quantité d'artistes avec lesquels nous aurons plaisir à faire connaissance. Ceux qui voudront assister aux débuts de la Compagnie feront bien de retenir leurs places.

Concert offert a Madame et a Mademoiselle Herr—Il y a quelques années, l'élite de la société orléanaise se réunissait chaque hiver dans les salons de madame Boyer. On y entendait d'excellente musique soit par des artistes illustres, de passage dans notre ville, soit par des amateurs et des professeurs de la Nouvelle-Orléans. Ceux qui ont eu le privilége d'assister à ces charmantes réunions, savent que Mme Herr était alors une des plus brillantes élèves de madame Boyer, dont son mari est le fils adoptif. Devenue professeur à son tour, madame Herr a formé elle-même des élèves distinguées et elle a su faire de sa fille, mademoiselle Marie Herr, une véritable virtuose.

Une longue maladie du chef de la famille a laissé à celle-ci pour toutes ressources les leçons que donnent Mme Herr et sa fille, et l'on sait que les leçons sont suspendues pendant tout l'été et donnent peu pendant l'hiver. Un certain nombre de dames ont eu la pensée d'organiser au bénéfice de madame Herr et de sa fille un grand concert vocal et instrumental qui sera donné le mercredi 27 décembre dans la salle Grunewald, avec le concours de M. Caulier, l'habile violoniste, et de dames et de demoiselles, amateurs de talent.

Nous sollicitons en faveur des bénéficiaires le concours bienveillant du public de la Nouvelle-Orléans et particulièrement des personnes qui ont gardé le souvenir des services rendus à la cause de l'art musical à la Nouvelle-Orléans par madame Boyer et par celle qui a si fidèlement maintenu ses traditions et sa méthode d'enseignement.

Le concert est donné sous le patronage des dames dont les noms suivent:

Mmes Binder	Faisans
Lesassier	Dufour
Urquhart	Jackson
Slocomb	Bouligny
Preston	Broaddus
Penniston	Gordon
Delgado	Frois
B. F. Simms	Semmes
Sinnus	
Bobet	Hoffman
Frederick	Dolsen

Grand Concert vocal et instrumental au bénéfice de Madame Pauline Blache.—Ce concert, que nous avons déjà annoncé, doit être donné le mercredi 3 janvier, dans la Salle Grunewald, avec l'assistance de quelques uns des principaux artistes et amateurs de la ville. Il est donné sous le patronage de dames honorables, dont nous donnerons la liste dans un prochain numéro.

Théatre des Variétés.—"Ingomar" a été représenté hier soir au Théâtre des Variétés, avec Miss Mary Anderson dans le rôle de Parthenia. Nous avons déjà parlé de la manière remarquable dont le rendait cette jeune artiste. M. J. P. Wheelock a interprété le sien très convenablement et nous n'avons que des éloges à lui donner.

On nous annonce pour ce soir "Our Boys" une des bonnes comédies du répertoire américain. Demain, Miss Mary Anderson jouera dans "Guy Mannering."

Nous croyons devoir annoncer qu'il y aura, jeudi prochain, une représentation en matinée, et que la recette est destinée à venir en aide aux familles Murdock et Burrough. Tous les artistes des Variétés y figureront, ainsi que M. Herman, le célèbre prestidigitateur, et plusieurs amateurs qui ont généreusement prêté leur concours à la bonne œuvre.

Académie de Musique.—L'engagement de Mme D. P. Bowers s'est terminé hier soir; nous regrettons qu'il n'ait pas produit un résultat financier plus avantageux, car M. Bidwell, on le sait, ne néglige rien pour donner la plus complète satisfaction au public. Il va toujours au devant des désirs de celui-ci et ne recule devant aucune dépense pour varier ses plaisirs. Quoiqu'il en soit, Mme Bowers, dans le rôle de Lady Macbeth, a joué de manière à laisser d'excellents souvenirs dans l'esprit de ses auditeurs. Elle a été parfaitement secondée par M. Collom.

Ce soir, nous verrons représenter "Divorce", célèbre comédie de Daly, par la troupe connue sous le nom de *Furbish Fifth Avenue Combination*.

Faites-vous un cadeau de Noël
Un billet du grand tirage d'une piastre

L'Orleans Encampment No 1 S. W. M. donnera samedi prochain, 23 décembre, dans la salle Grunewald, son second grand bal paré et masqué. Nos bien sincères remerciements à l'Encampment pour la gracieuse invitation qu'il nous a adressée.

Valse Minerva.—Le populaire compositeur louisianais, Auguste Davis, vient d'éditer lui-même une fort jolie valse à laquelle il a donné le titre de la salle qu'il dirige et qu'il a dédiée Mlle Fillia Schiller. Nous recommandons cette nouvelle composition à nos pianistes.

Fruits Cristallisés.—Nous voici encore une fois arrivés à cette époque de l'année où les fruits naturels cèdent aux fruits travaillés, glacés ou cristallisés la première place sur nos tables ou dans la poche des enfants. Un fruit bien glacé par le sucre est en effet un morceau divin et pour se le procurer, il faut aller visiter la manufacture de candis de la maison D. Moffat & Cie., No 18 rue South Peters entre les rues Commune et Gravier, où vous verrez un étalage des fruits les plus divers, les plus savoureux et les mieux cristallisés du monde, bien qu'ils soient offerts aux acheteurs à des prix comparativement très modérés, à 50 cents la livre. Rappelez-vous donc le No 18 de la rue South Peters.

A nos Abonnés des campagnes

Nous sommes obligés de payer à la Nouvelle-Orléans même, depuis le 1er janvier 1875, d'après la nouvelle loi du Congrès, le port de tous les journaux que nous expédions à nos abonnés de l'intérieur. C'est donc à ces derniers, à qui leur poste locale ne pourra plus rien réclamer, de nous rembourser, en de nous payer le port en même temps que le prix de l'abonnement. Le port est de 10 cents par mois, pour l'édition quotidienne, et de 25 cents par an pour l'édition hebdomadaire.

Les maîtres de poste ainsi que nos agents devront donc se faire payer ce montant additionnel et nous le transmettre en même temps que le prix d'abonnement.

Premières représentations.

LA COMTESSE ROMANI.

L'événement de la semaine, c'est la *Comtesse Romani*, comédie en trois actes de M. Gustave de Jalin. Personne à Paris n'ignorait que ce pseudonyme, emprunté au *Demi Monde*, cache l'homme qui a signé le chef-d'œuvre de son nom. Mais ne l'eût-on pas connu par avance, qu'on l'eût bien vite deviné en écoutant la pièce, tant la marque de fabrique est visible.

Il est bien probable que le collaborateur de Dumas lui aura apporté l'idée de la pièce, si tant est que ce soit là une idée: c'est en tout cas une bien vieille idée.

Un jeune homme de haute naissance épouse, malgré sa mère et sa famille, une comédienne célèbre; la femme est d'abord enchantée de jouer au sérieux et pour de bon son rôle de comtesse; elle ne tarde pas à s'en dégoûter; elle regrette les applaudissements du public. Elle a la nostalgie du théâtre. Elle joue d'abord chez elle au profit d'une bonne œuvre, puis s'engage dans la troupe de Florence, avec le consentement de son mari, qui ne sait rien lui refuser.

Cette situation nouvelle sera pour le pauvre mari une source de chagrins et de tracas. Il fera tout son possible pour ramener sa femme à la vie de famille et à l'amour domestique. Mais il n'y parviendra pas. Le dénoûment est prévu; ils se sépareront, soit que le mari se tue ou la quitte, et pour elle son dernier mot sera:

—Mettez mon nom sur l'affiche: je jouerai demain.

Ça, c'est l'idée.

Mais une idée comme celle-là, tout le monde peut l'avoir. Il n'est personne qui ne se soit dit, pour peu qu'il ait l'esprit tourné de ce côté:

—Tiens! un gentilhomme, riche et bien posé, qui épouse une comédienne, chez qui frétillent en secret des goûts de cabotine, il y a là une situation à exploiter. Il n'y a même personne qui ne soit capable de trouver le dénoûment: "Je jouerai demain."

Le difficile, c'est de l'amener, c'est de faire la pièce.

Ces chagrins, ces tracas dont je parlais tout à l'heure, il faut trouver une forme concrète et visible pour les manifester. Il faut imaginer un ou plusieurs incidents qui les rendent sensibles au public; qui marquent d'une façon nette et pittoresque l'antagonisme profond entre ces deux existences, celle du vrai monde et celle du théâtre.

Là est la pièce à proprement parler. J'ignore et dois ignorer qui l'a faite. Il faut avouer cependant que la main de l'homme qui a écrit le *Supplice d'une Femme* s'y trahit à chaque instant.

Gustave de Jalin n'a imaginé qu'un incident, mais un incident caractéristique, qui amène les péripéties les plus imprévues et les plus terribles.

Quand la comtesse Romani a décidé qu'elle recommencerait à jouer, la troupe, qu'elle avait jadis quittée pour épouser le comte, lui a tout de suite offert le rôle de la *Fornarina*, dans une pièce en cours de répétition et sur laquelle on comptait beaucoup. Ce rôle a été enlevé à une artiste de troisième ordre, qui en a, malgré d'aimables excuses de la comtesse, conservé un profond ressentiment.

La misérable a soudoyé un petit journaliste, qui, dans un article plein d'allusions transparentes, raconte que la comtesse a eu un amant, et que, le lendemain même de son premier rendez-vous avec cet amant, le comte est allé emprunter cinquante mille francs à l'homme qui l'a déshonoré.

Or le fait est vrai: la comtesse a donné un rendez-vous galant à un baron millionnaire, et son mari est en effet venu le lendemain emprunter cinquante mille francs au baron. Mais il n'y a là qu'une coïncidence: car le comte Romani est le plus honnête, le plus romanesque et le plus brave des hommes: s'il savait que sa femme eût pu le tromper, il la tuerait ou se tuerait lui-même.

Voilà un incident ordinaire de la vie des coulisses.

Eh bien! allez voir le parti merveilleux qu'en a tiré l'auteur.

Dès l'ouverture de l'acte, il n'est question que de cet article. Nous sommes au foyer du théâtre; tout le monde l'a dans la poche; on en supprime les exemplaires pour qu'ils ne tombent pas aux mains de la Romani. Ce sont des disputes aigres entre les artistes; bientôt un vieil ami de la comtesse, resté seul avec elle, lui met l'article sous les yeux; et voilà que, tour à tour, chacun des intéressés entre pour s'expliquer avec l'artiste. C'est une suite de duels, où les partenaires ne se portent que des coups droits. Les répliques se succèdent avec une rapidité foudroyante et un bruit sec d'acier qui froisse l'acier. Chacun de ces personnages ne dit juste que ce qu'il doit dire, en phrases pressées, sonores, qui se choquent l'une contre l'autre. Rien ne peut donner l'idée de ce second acte si vif, si animé, si hardi, où l'auteur aborde toujours la situation de front et la terrasse en quelques mots d'une précision flamboyante.

Et, au milieu de ces scènes terribles, dont l'émotion va croissant à chaque coup donné, l'auteur n'oublie point la note gaie: un petit jeune homme de dix-sept ans, amoureux de la Romani, a lu l'article, souffleté le journaliste; il se bat le lendemain.

—Souhaitez-moi bonne chance pour demain, dit-il à son idole, comme je fais tous mes vœux pour votre succès de ce soir.

La scène capitale, la scène à faire, c'est évidemment celle du mari et de la femme. Elle est exécutée avec une audace merveilleuse. Du premier coup, la femme avoue carrément sa faute:

—Oui, j'ai pris un amant.

Et alors viennent les raisons:

—Il ne fallait pas m'épouser.... j'étais une bohémienne.... on n'épouse pas les femmes comme moi. Tuez moi, ce sera plus tôt fait.

—Et si je ne peux pas! s'écrie le malheureux, qui pousse l'aveuglement de la passion jusqu'à la lâcheté.

—Et il lui propose de fuir ensemble, loin du théâtre, loin des méchants propos.

On attend alors frapper les trois coups:

—Laissez-moi passer, dit-elle, le public m'attend.

—Si tu fais un pas, je me tue.

—Allons donc on ne se tue pas pour une femme comme moi.

Elle va franchir la porte; le comte s'enfonce un poignard dans le cœur, et tombe baigné dans son sang.

Voilà, certes, un beau second acte. L'effet en a été immense le premier soir et encore le lendemain. Il faut dire aussi que Worms le joue avec une tendresse, une chaleur et un emportement extraordinaires. Il a des accents terribles; il en a de déchirants; sa voix tendre et vibrante sait trouver le chemin de tous les cœurs. L'émotion a été très profonde.

Le malheur de ces situations, c'est que l'on n'en peut guère sortir.

Si le comte est mort du coup, il n'y a plus besoin du troisième acte; la pièce est finie, car rien ne retient plus la comtesse. S'il vit, qu'en faire? Comment l'amener à quitter une femme qu'il aime éperdument! Car il faut qu'il la quitte si l'on veut terminer par le mot du dénoûment; "Je jouerai demain." Il ne peut pas la suivre une seconde fois dans cet enfer du théâtre. Il y perdrait toute la sympathie qu'il nous a inspirée.

Il y a donc là encore une scène à faire entre le mari et la femme; mais une scène impossible; car la conclusion qu'on prétend lui donner est en contradiction avec tout ce qu'il a fait, avec tout ce que nous pensons de lui.

La scène était nécessaire et elle n'était pas faisable. Ce sont là des situations où un auteur dramatique ne devrait jamais se fourrer. Mais je crois que Dumas aime ces difficultés inextricables, pour se donner à lui-même le plaisir de s'en voir sortir.

Il a pour cette occasion appelé à son aide le Dumas des préfaces, vous savez bien, le Dumas prêcheur, mystique, qui enveloppe ses idées d'un brouillard de religiosité vague. La scène est longue, ennuyeuse, et peu probante. Quand le comte a jeté son dernier adieu, on se demande ce qu'il va faire: il laissera donc traîner son nom sur les affiches; il ne songera plus aux infidélités possibles de celle dont il s'est montré jaloux à en mourir il y a un mois à peine. Tout le monde se dit: voilà un garçon qui reviendra dans huit jours demander pardon de son adieu. Ce n'est donc qu'une fausse solution!

Lui parti, la Romani, prise d'un accès de désespoir, songe à mourir et fait les apprêts de son suicide.

Mais, pour comprendre le dénoûment auquel Dumas court à travers ces préparations, il faut reprendre la chose d'un peu plus haut.

Dumas a essayé (après bien d'autres) de peindre les déviations particulières que les sentiments généraux de l'humanité subissent en traversant de certaines professions.

Je m'explique.

Il est certain que l'habitude d'un métier, quel qu'il soit, modifie l'âme humaine, et donne aux passions qu'elle éprouve une forme spéciale. Prenons un exemple: croit-on que les peintres, qui vivent au milieu du nu, aient sur la pudeur la même façon d'être affectés qu'un bon bourgeois? Croit on qu'un magistrat.... mais j'enfonce une porte ouverte.

L'idée de Dumas a été de montrer les déviations de sentiments naturels qui se produisaient dans le milieu factice de la scène. Sa comtesse Romani n'est qu'une cabotine qui porte sincèrement dans la vie réelle l'exagération d'idées, de langage, de passion devenue chez les comédiennes comme une seconde nature; qui se prend au sérieux lorsqu'elle se joue, pour elle-même, dans l'intimité, un de ces drames dont elle a été si souvent l'héroïne à la scène.

Vous comprenez combien cette distinction est difficile à faire sentir au feu de la rampe. Dumas, lui, la marque de traits extrêmement précis et nets. Ce sont les acteurs, à mon avis, qui ne l'ont pas rendue avec assez d'énergie.

Dumas lui a dû la scène la plus originale de son œuvre. C'est la dernière. La Romani déploie, pour les apprêts du suicide, tout l'appareil qui est de mise au cinquième acte d'un mélodrame; la robe blanche, augmentée de dentelles, la lettre où sont écrites les dernières volontés, les cadeaux faits aux vieux amis qu'elle quitte, l'ordre des funérailles réglé, que sais-je?

Elle est très sincère, et cependant, elle joue la comédie. Elle est sincère, car elle poussera la chose jusqu'au poison inclusivement, si un camarade ne survenait pas; et, en même temps, elle est comédienne, car elle ne fait que répéter, en la transportant dans la réalité de la vie, une des mille scènes de mélodrame qu'elle a jouées sur la scène.

Son vieil ami, le comédien Toffolo arrive au beau milieu de ces apprêts funèbres, il voit tout de suite ce dont il retourne;

—Allons donc, lui crie-t-il, tu te joues à toi-même un cinquième acte.

Et, dans une tirade d'un mouvement endiablé, il lui montre sa sottise; il lui fait tomber le poison des mains,—le poison des Borgia et de Roméo,—et il la ramène à l'art, au théâtre, qui, pour les artistes comme elle, est la seule réalité.

A mon avis, la scène est très curieuse et fort bien faite. Mais il aurait fallu qu'elle fût jouée. Elle ne l'est point.

Supposez, pour représenter la Romani, une actrice en dehors, aux grands gestes, à la voix mélodramatique et fausse, aux allures théâtrales, le public aurait été averti d'avance que tous ces apprêts n'étaient que des apprêts de carton, que cette mort n'était qu'une mort de clinquant.

Supposez encore pour jouer Toffolo un vieux Frédérick-Lemaître, qui aurait dit, avec des gestes [illegible], une voix d'ancien traître, la tirade que Dumas lui met dans la bouche; je ne doute pas que le succès n'eût été très vif. Mais point du tout.

Landrol dit en raisonneur, à la [illegible], le rôle de Toffolo. La scène perd toute son originalité. Elle devient même incompréhensible. Ce Toffolo dit quelque part: "J'ai assez souvent voulu me tuer pour savoir qu'on ne se tue pas comme cela." Je jure que jamais le Toffolo que Landrol nous représente n'a songé à se tuer. C'est un brave garçon qui raisonne très sensément, qui parle juste; c'est un homme du monde ou un philosophe; mais non un comédien.

Pour Mme Pasca, c'est pis encore. Mme Pasca, qui ne manque pas d'une certaine énergie sombre, et qui n'arrive jamais aux effets violents que par une affectation de froideur hautaine, a joué tout le rôle en dedans, avec un air de conviction si profonde que tout le monde s'y est laissé prendre.

Les deux acteurs ont pris l'un et l'autre le contre pied de la scène, telle que Dumas l'a faite. Le troisième acte n'était déjà pas bon, cette scène mise à part. Comme elle n'a pas été jouée dans le mouvement ni dans le ton, il n'est plus rien resté, et la pièce s'est terminée en queue de poisson.

Le premier acte avait paru un peu long, un peu diffus; le troisième a ennuyé. Le second seul a obtenu un succès éclatant.

En somme, la *Comtesse Romani* a obtenu un succès très vif, qui se fût changé en triomphe, si le troisième acte eût été possible, et si surtout la dernière scène de ce troisième acte eût été jouée comme elle avait été écrite.

FRANCISQUE SARCEY.

FEUILLETON.

PIERRE DONNADIEU

Par Aimé Dollfus.

DEUXIÈME PARTIE.

—Je reviendrai, ma belle enfant, je reviendrai!

—Au plaisir, monsieur.

Jenny se retourna, fredonnant un air.

Maillebois observait ce manége. Avant de sortir, il réfléchit:

—Cette fille est une servante de comédie, se dit-il. Elle doit avoir un rôle dans la pièce.

Décidé à ne pas sortir sans avoir posé quelques jalons, le sous-préfet revint vivement sur ses pas.

—Comment vous nomme-t-on, appétissante soubrette?

—Jenny, monsieur.

Maillebois eut l'air de chercher....

—Jenny, si je vous offrais?....

—Tout ce que vous voudrez, monsieur.

Maillebois croyait avoir à lutter contre de plus solides résistances. Il prit son portefeuille, l'ouvrit:

—A la bonne heure! exclama-t-il.

—Mais je n'accepte jamais rien, se hâta d'ajouter Jenny, en repoussant de la main le billet que Maillebois lui présentait.

—Jamais!... Jamais! fit il avec une nuance de doute.

—Jamais! riposta Jenny. Ma maîtresse me donne tout ce que je puis désirer.... J'ai des rentes sur le grand-livre. Au revoir, monsieur!

—Sans adieu! répondit Maillebois, un peu déconfit de son insuccès; pour sûr elle a un rôle dans la pièce. Et plus haut, avant de franchir le seuil, il répéta une fois encore: Sans adieu!

Décidément, il fallait en faire son deuil. C'est du reste ce que de moins obstinés que Maillebois eussent pensé. Mais celui-ci avait son projet et n'en démordait pas. Il se disait que le comte devait être arrivé à Lavernaye. Ce qu'il ne s'expliquait pas, c'était le motif qui le forçait, lui aussi, à se cacher.

Maillebois fouettait son cheval avec une mauvaise humeur visible. A peine s'était-il éloigné du château de quelques centaines de mètres, qu'il croisa sur sa route le docteur Champerolos.

Il arrêta net. Si maître de ses impressions que fût le docteur, il ne put réprimer un vif mouvement de dépit.

—Où allez vous, docteur? demanda le fonctionnaire.

—Je me promène.

—Hum! du côté de Lavernaye?

—Comme vous voyez.

—Vous comptez sans doute voir Mme d'Epernoz.

—Moi! Quel intérêt....

—Puisque vous la connaissez. Elle est blonde, disiez-vous.

—Certainement. Mais la couleur de ses cheveux m'importe peu en ce moment, je vous l'avoue. J'ai autre chose en tête!

—C'est cela! Cachez bien votre jeu! s'écria le fonctionnaire. Je vous dois cependant un avis charitable. Le comte n'est pas au château; quant à Mme d'Epernoz, si vous tenez à la voir, si Prosper y tient aussi, je crains fort que vous n'en soyez pour vos frais tous les deux.

—Au revoir, monsieur Maillebois!

Champerolos avait pris le bon parti, celui de couper court au verbiage de Maillebois. Il poursuivit sa route vers Lavernaye, le sous-préfet vers Villefort. Champerolos alla plus loin que Lavernaye, dans la campagne.

—Irais-je, se dit-il, en poussant devant lui, avec sa grosse canne, les cailloux de la route; irai-je? J'ai tort d'hésiter. Que ferai-je? Que dirai-je? Je ne sais pas. En causant avec Suzanne je verrai quel est son but. Si elle est accessible encore à quelques sentiments d'honneur, je la détournerai d'une voie fatale. Je dois cette démarche à mon vieux Donnadieu. Je veillerai sur le repos de ses derniers jours pour que rien ne le trouble, de ce côté-là du moins.

La nuit se faisait lentement, une nuit de printemps; les premières étoiles se levaient dans le ciel. Champerolos hésitait, encore.

—A quel titre, de quel droit parlerai-je au comte de Lavernaye, si je me trouve en face de lui? C'est grave!

Toujours hésitant, Champerolos dépassa la grille, marchant vers le Castillet. Brusquement, il revint sur ses pas.

—Est-ce que je vieillirais aussi, moi? se dit-il. C'est trop délibérer quand il faut agir. Allons-y!

Il entra dans la cour.

—Mme d'Epernoz? demanda-t-il au concierge.

—Mais, monsieur....

—Elle est ici, je le sais. Je suis un vieil ami de la famille. Allez, mon brave homme, dites-lui que le docteur Champerolos veut lui parler à elle-même, et tout de suite!

Le concierge monta les quatre marches du perron, Champerolos monta derrière lui.

Après la sortie du sous-préfet, Jenny resta seule dans la grande salle; elle s'approcha curieusement de la fenêtre pour surveiller le départ de Maillebois, qu'elle considérait comme un être extraordinaire. Elle était encore tout entière à l'ébahissement que lui causait cette visite quand la porte de droite s'ouvrit.

Suzanne entra. Elle était pâle, d'une pâleur mate que faisait encore ressortir l'ébène de ses cheveux. Autour de ses grands yeux, l'insomnie, l'inquiétude, le chagrin avaient dessiné deux cercles d'ombre. Toute sa personne révélait, par l'attitude, une sorte de morne accablement.

—Jenny, tu es seule? demanda-t-elle.

—Oui, madame.

—Ainsi, reprit-elle en laissant retomber ses deux bras le long de son corps, ainsi, cet homme t'a dit mon nom?

Il est impossible de rendre l'accent d'amertume avec lequel elle répéta par deux fois ces mots: Mon nom!

—Oui, madame, répondit Jenny, il vous a nommée et presque sans hésiter.

—Et il t'a dit que M. de Lavernaye était arrivé? En cela, du moins, il se trompe certainement.

—Mais non, madame, puisqu'il ajoutait qu'il avait vu des gens du pays, qui connaissent M. le comte et qui l'ont rencontré tout près d'ici.

—Il serait venu....rien n'aurait pu le faire tarder!....mais, Jenny, laisse moi seule, j'ai besoin de me recueillir.

Jenny s'empressa d'obéir.

Suzanne resta seule, ouvrit un tiroir et en tira une dépêche qu'elle relut à voix basse:

—"Dans huit jours, je serai à Lavernaye." Il y a cinq jours que Roland m'écrivait cela. Ainsi ce n'est pas lui, ce n'est pas Roland que cet homme a vu. Cependant, comment sait-il qu'il doit venir? Quelque indiscrétion du télégraphe, peut être. Mais non, il est bien informé. Il connaît mon nom,—mon nom! Ce nom, madame d'Epernoz, quand je l'entends autour de moi, me fait tressaillir, quand Robert le prononce; il me marque là, sur la poitrine, d'un fer rouge! Ici même, dans ce pays perdu, dans cette solitude, quelqu'un m'a reconnue. Ah! échapper aux autres, c'est difficile!.... échapper à soi-même, c'est impossible!

Elle se tordait les mains et son visage exprimait une angoisse profonde.

—Je voudrais..... reprit-elle; je ne sais! ah! je ne sais ce que je veux et ce que je ne veux pas!

Deux larmes brûlantes mouillèrent ses yeux. Elle les essuya vivement.

—Il est bien temps! s'écria-t-elle. C'est il y a dix ans, quand j'ai quitté mon père, foulant aux pieds toute pudeur et toute tendresse, marchant sur mon orgueil, brisant les plus saintes affections, c'est il y a dix ans qu'il fallait pleurer! Toutes les larmes que j'ai versées depuis, toutes les hontes subies, sont des larmes vaines et des hontes qui se sont adressées, mais trop tard, à la misérable victime d'une heure d'oubli. J'ai beau, maintenant, songer à refaire ma vie! Et d'ailleurs, y réussirai-je, que je ne recouvrerais pas [illegible] à l'égard de moi-même. Les autres peuvent oublier, moi, je n'oublierai pas!

Elle essaya d'ouvrir un livre et de lire mais sa pensée obsédée la ramenait toujours à son idée fixe. Il lui était impossible de s'en écarter et de reposer son esprit sur d'autres impressions. Elle en était évidemment venue à ce moment psychologique, où à force de creuser une idée, [illegible], on finit par arriver à la même préoccupation, on finit par cesser de penser et par s'abandonner au hasard. Ces inerties sont fatales, en ce sens qu'elles annihilent l'être moral comme l'être physique, et qu'elles le jettent en pâture aux découragements, désarmé, humilié, vaincu.

Alors, si une [illegible] ne survient pas qui, par une violente secousse, galvanise les membres engourdis, réveille le cerveau, c'est la mort, ou pis encore, la dissociation de l'individu qui flotte, comme l'épave du naufrage, au gré des lames, allant où le courant l'emporte! Où va-t-elle s'échouer, cette épave? [illegible] au fond de quelque cloaque fangeux, au fond de quel abîme insondable ne roule-t-elle pas?

Suzanne se disait qu'il en arriverait ce qu'il plairait à Dieu, quand Jenny parut sur la pointe des pieds.

Elle tenait à la main une carte.

Suzanne allait la repousser.

—C'est un vieillard, madame, un vieux monsieur qui insiste beaucoup.

Suzanne tressaillit et arracha, plutôt qu'elle ne la prit, la carte des mains de Jenny.

—Le docteur Champerolos! s'écria-t-elle. Ah! vite, Jenny, qu'il entre!

Une rapide lueur traversa son regard éteint. Ce nom résonnait dans son esprit comme une vague réponse à ses questions anxieuses et désespérées.

Champerolos s'arrêta sur le seuil, murmurant d'une voix étouffée:

—Suzanne!

—Un ami! répondit la jeune femme, qui courut à lui, les mains tendues.

—Toujours!

En disant ce mot, Champerolos la regarda longuement, presque douloureusement.

—Vous me trouvez bien changée, n'est-ce pas? demanda Suzanne avec un sourire attristé.

—Pâlie, plus sérieuse, répondit Champerolos. Il y a cinq ans que je ne vous ai vue.... C'était à Boulogne.

—Oui, je me souviens; nous avons échangé deux mots à la hâte. Vous reveniez de Londres et j'y allais.

Champerolos posa dans un coin, sur une chaise, sa canne et son chapeau. Il revint vers Suzanne, et, lui prenant les mains qu'il trouva sèches et brûlantes:

—Vous avez la fièvre, lui dit-il.

—Peut-être. J'avoue que je n'y prends point garde.

Champerolos fixa sur elle ses petits yeux gris. Il cherchait à deviner, pour se donner le plaisir de comprendre avant de questionner.

—Mon père?.... demanda Suzanne.

—Un soir, répondit le docteur, c'était après mon retour de Londres, comme il semblait plongé dans une méditation douloureuse, je lui ai dit: "J'ai vu ta fille!" Il a brusquement changé de conversation, et depuis......

—Depuis?

—On n'a plus jamais parlé de vous, devant lui, du moins.

Suzanne baissa la tête. Champerolos respecta son silence.

—Ah! docteur, que je souffre, s'écria-t-elle avec un profond accent de désespoir; ma vie me pèse...... je voudrais mourir!

—M. d'Epernoz....

—Est mort, répondit Suzanne, il y a un an, en Algérie, après une longue maladie.

—Le pleurez-vous à ce point?

—Je l'ai assez pleuré vivant! J'ai pleuré sur une faute irréparable; j'ai pleuré sur l'amer désenchantement qui l'a suivie...... Mon existence, si vous saviez, n'a été qu'une longue expiation!.... J'expie, j'expie toujours! Le châtiment a survécu à cette misérable vie que j'ai menée pendant dix ans, de ville de jeu en ville de jeu, à la suite de cet homme!

—Et maintenant?

—Je suis plus malheureuse que je ne l'ai jamais été, reprit Suzanne d'une voix profonde; je souffre une indicible torture, auprès de laquelle le passé n'était que de la joie, de l'enivrement.

—Le passé......? demanda Champerolos, tout dérouté et n'arrivant pas à comprendre le premier mot de ce singulier cas de pathologie morale.

—Oui, continua Suzanne avec une exaltation fiévreuse, mon passé de larmes, de honte et de remords, je l'envie aujourd'hui. Je voudrais le revivre, mais je ne peux pas! Je suis perdue...... Oh! réellement maudite!

Elle se couvrit la figure de ses deux mains. Champerolos se baissa doucement, les prit dans les siennes.

—Chère enfant, cette souffrance! Qu'avez-vous?

—J'aime! répondit simplement Suzanne.

—Et vous n'êtes pas aimée?

—Ah! grand Dieu! si ce n'était que cela! Non.... je suis aimée, et j'en meurs!

—Aimée, de quelque homme indigne.

Suzanne secoua la tête et reprit, comme perdue dans une rêverie:

—Non, je suis aimée du plus loyal, du plus généreux des hommes...... aimée comme peu de femmes méritent de l'être!

Pour le coup, Champerolos dut s'avouer vaincu. Ce fut avec une certaine brusquerie qu'il s'écria:

—Voyons, mon enfant, je ne comprends pas!

Dans sa bouche, ce mot prenait une valeur considérable. Champerolos disant: Je ne comprends pas! c'était Napoléon disant: Je ne peux pas!

(*A continuer.*)

BULLETIN FINANCIER.

Samedi soir, 16 décembre 1876.

Comptoir d'Echanges (Clearing House) de la Nouvelle-Orléans.

	Echanges.	Balances.
16 Déc.	$1,881,127 55	209,697 84
Même temps la semaine dernière	$2,261,097 57	$269,551 31
Total de la semaine dernière	14,172,054 94	1,049,251 70
Total la semaine précédente	13,454,079 86	1,133,508 96

Nous devons à l'obligeance de M. I. N. Maynard, directeur du New Orleans Clearing House, le rapport suivant sur l'état des banques associées, à la clôture des affaires du Vendredi, 15 déc. 1876:

Ressources.	
Espèces	395,343 63
Currency	2,512,537 11
Echange du Clearing House	1,831,172 55
Chèques sur d'autres banques et banquiers de la ville	90,817 11
Change américain et étranger	2,541,967 05
Dû par des banques et des banquiers éloignés	361,195 09
Prêts et escomptes	11,967,651 75
Autres actifs comptant	3,861,007 71
	$[illegible]
Passif:	
Circulation	$ 593,397 50
Dépôts	13,709,354 40
Dû à des banques et banquiers éloignés	1,310,369 65
Autres passifs comptant	499,434 61
	$16,212,556 16

Comparé avec la semaine dernière.

	Augmentation.	Diminution.
Espèces		
Currency	80,000	$15,000
Prêts		
Dépôts	330,000	50,000

L'état ci-dessus, comparé avec celui de la semaine dernière, offre de moins grandes variations. La décroissance en espèces et en emprunts a été légère; il y a eu une faible augmentation dans le chiffre de la circulation et une augmentation un peu plus marquée dans les dépôts.

Les offres des banques et la demande d'argent au dehors ont été modérées aujourd'hui, et le marché n'a guère varié.

Nous continuons de coter les prêts reposant sur des garanties collatérales de premier ordre à un escompte de 8 à 9 pour cent par an, les autres do, à 10 à 12; les excellents billets de commerce à 9 à 10; les Nos 1 à 12, Nos 2 nominaux. Le papier hypothécaire de premier ordre se maintient à 10 à — pour cent par an; celui de second ordre est entièrement nominal.

Il s'est fait de fortes opérations dans l'or à des taux plus fermes. Le mouvement du change étranger a été modéré, mais, obéissant au cours de l'or, le marché a fermé avec une légère amélioration. Le change américain a été calme aux dernières cotes. Par suite de l'incertitude causée par la situation politique, les consolidés d'Etat ont été offerts sur la place pour une assez forte somme, et ont éprouvé une nouvelle baisse de 2 1/2 pour cent. Les bons à prime de la ville ont fléchi également de 3/4 pour cent.

L'or a ouvert de 106 1/8 à 106 3/8 contre 107 5/8 à New York, et a fermé, après de fortes opérations, au taux de 106 1/4 à 106 1/2 contre 107 3/4 à New York. Les ventes se sont élevées à $181,000 dont $30,000 à 106 1/4, $90,000 à 106 3/8, $15,000 à 106 1/2, $61,000 à 106 5/8 et $15,000 à 106 3/4.

Le change sur l'Angleterre, obéissant au cours de l'or à New-York, s'est raffermi et a fermé à 1/2 de hausse. Les opérations n'ont pas été considérables; elles comprennent 30,500 livres sterling, dont 2000 livres avec connaissement au taux de 512 1/2 à 513 1/2, 2500 livres à 512 1/2 à 513 1/2, 3000 livres à 514, 18,000 livres avec connaissement et à 1 obtenir au taux de 514 à 514 1/2, 3000 livres (traites de banque) à 517 1/2, et 1000 livres à 518.

Le change sur France s'est également amélioré, les opérations s'élevant à 318,000 francs de traites commerciales, dont 180,000 à 493, 30,000 à 491 7/8, 130,000 à 491 1/4, et [illegible].

A la clôture, le change sur l'Angleterre était coté de 513 à 514 pour traites avec connaissement et à 1 placer, et à 518 pour traites de banque. Le change sur France se vendait, à la clôture, à 491 1/4 les traites de commerce, et à un taux nominal pour les traites de banque.

Il s'est fait $320,000 en traites à vue sur New York sans changement notable dans les cotes.

Les banques ont continué à tirer des chèques sur New-York, à 1/4 pour cent d'escompte; [illegible]

Voici le rapport officiel des ventes [illegible]:

19 actions Crescent Mutuel [illegible]

20 actions N. O. City RR. Co. [illegible]

[illegible] Premium Bonds [illegible] prix d'achat [illegible]

BULLETIN COMMERCIAL.

Samedi soir, 16 décembre 1876.

COTON—Les ventes d'aujourd'hui comprennent 400 balles [illegible] ont été de 3,300 balles [illegible] nécessitent aucun changement aux cours.

BASE DE CLASSIFICATION [illegible]

Cotes générales: Inferior; Low ordinary; Ordinary; Strict ordinary; Good ordinary; Strict good ord.; Low middling; Strict low mid.; Middling; Good middling; Middling fair; Fair [illegible]

—ETAT DU MARCHE—[illegible]

Stock en mains, le [illegible]. Arrivé depuis le der. [illegible]. Total. Exporté aujourd'hui. Expédié précédemment. Stock sur place et à bord, non expédié. Stock (même temps l'an dernier) [illegible]

TABAC—Nous n'avons pas [illegible]. Le montant [illegible] est porté à 3,300. Il n'a rien été [illegible] hier soir. Stock sur place [illegible]

SUCRE—Reçu [illegible] [illegible]

FARINE—[illegible]

VIANDES SALÉES—[illegible]

JAMBON—[illegible]

GRAISSE—[illegible]

BACON—[illegible]

PORC—[illegible]

WHISKEY—[illegible]

MAIS—[illegible]

AVOINE—[illegible]

FOIN—[illegible]

VOLAILLES—[illegible]

POMMES DE TERRE—[illegible]

CAFÉ—[illegible]

[illegible]

BULLETIN MARITIME.

[illegible]

EXPÉDIÉS EN DOUANE. [illegible]

ARRIVÉS. [illegible]

NAVIRES A VAPEUR. [illegible]

DESCENDANT LE FLEUVE. [illegible]

EXPORTATIONS. NEW YORK [illegible] LIVERPOOL [illegible] HAVANE [illegible] [illegible]

Par les chemins de fer. [illegible]

NAVIRES AU PORT [illegible] NEW YORK. PHILADELPHIE. BOSTON. BATH (Me). LIVERPOOL. BRISTOL. LONDRES. QUEENSTOWN. AMERIQUE. [illegible]

Prix des bestiaux. [illegible]

Sirop Pectoral Balsamique de DUCONGE.

[illegible]

INSTITUTIONS.

INSTITUTION D'AQUIN.

[illegible]

Institution de Mlle Delaunay.

[illegible]

Germania Insurance Company,

Bureaux No. 124 de la rue de la Commune,

NOUVELLE-ORLÉANS.

[illegible]

Compagnie d'Assurance de l'Union de la Nlle-Orléans.

[illegible]

L. GIROT.

Tailleur Fashionable.

[illegible]

Fabrique à vapeur de Chocolat [illegible]

P. PAVIA,

[illegible]

THE NEW ORLEANS SANITARY EXCAVATING COMPANY.

[illegible]

BAS PRIX.

[illegible]

TAMAR INDIEN

[illegible]

VAPEURS

COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE.

PAQUEBOTS-POSTE FRANÇAIS. LIGNE POSTALE DE NEW-YORK AU HAVRE. [illegible]

AMERIQUE, [illegible] LABRADOR, [illegible]

PRIX DU PASSAGE [illegible]

LOUIS DE BEBIAN, Agent [illegible]

Pour New-York directement.

[illegible] KNICKERBOCKER, NEW ORLEANS, HUDSON, [illegible] NEW ORLEANS [illegible]

ARRANGEMENT D'HIVER.

[illegible] CAMELIA [illegible]

Compagnie d'Assurance du PEUPLE

DE LA

Nouvelle-Orléans.

[illegible] CINQUIÈME ÉTAT ANNUEL. [illegible]

VAPEURS

Lloyd de l'Allemagne du Nord.

[illegible]

PRIX DU PASSAGE. [illegible]

Passage pour l'Europe.

[illegible] WHITE STAR LINE. [illegible] ALLAN LINE [illegible]

A. K. MILLER & Co. [illegible]

CHEMINS DE FER.

[illegible]

Bureaux de la Compagnie du New-Orléans City Railroad. [illegible]

Chemin de fer de la Nlle-Orléans et Mobile. [illegible]

New Orleans & Mobile Rail-Road. [illegible]

Louisiane et du Texas, de Morgan. [illegible]

Mutual National Bank. [illegible]